*avoir l'*ÉLÉGANCE *sans éducation. L'*ÉLÉGANCE *travaillée est à la véritable* ÉLÉGANCE *ce qu'est une perruque à des cheveux.* (Balz.) *L'obésité chez l'homme, la gracilité chez la femme, telle est l'*ÉLÉGANCE *suprême de la Chine.* (Th. Gaut.) *L'*ÉLÉGANCE *est la traduction extérieure d'un individu.* (E. Chapus.) *On trichait jadis au jeu, mais c'était une* ÉLÉGANCE *monarchique.* (Vacquerie.) ‖ Agrément résultant des proportions simples et gracieuses dans les parties du corps, de la justesse, de la facilité et de la grâce dans les mouvements : *L'*ÉLÉGANCE *de la taille. L'*ÉLÉGANCE *de la démarche. L'*ÉLÉGANCE *du geste. Ce cheval galope avec beaucoup d'*ÉLÉGANCE. ‖ Richesse de bon goût dans les choses qui servent à l'homme, et particulièrement dans celles qui appartiennent à la mode; objet réputé élégant : *Etre mis avec* ÉLÉGANCE. *Chercher l'*ÉLÉGANCE *dans son ameublement. En fait d'*ÉLÉGANCE, *ce qui dure le moins est ce qu'il y a de plus riche et de plus gracieux.* (Mme E. de Gir.) *A Paris, il n'y a pas précisément de roi de la mode : l'*ÉLÉGANCE *y est gouvernée par une oligarchie où se mêle un peu d'anarchie.* (Villemot.)

— Par anal. Agrément résultant de la simplicité gracieuse de la forme, en parlant des choses : *L'*ÉLÉGANCE *d'un dessin. L'*ÉLÉGANCE *d'un arbrisseau. L'*ÉLÉGANCE *d'un paysage. J'aime la vigne à cause de la richesse et de l'*ÉLÉGANCE *de son feuillage et de ses belles grappes violettes ou dorées.* (A. Karr.) *L'*ÉLÉGANCE *vient de la clarté dans les formes, qui les rend faciles à saisir et même faciles à compter.* (J. Joubert.)

— Par ext. Agrément du langage résultant de la distinction alliée à la simplicité et à la clarté : *Il parle avec beaucoup d'*ÉLÉGANCE. *Notre langue fait consister la plupart de ses* ÉLÉGANCES *dans les suppressions; il ne faut pas tout mettre et tout exprimer, il faut laisser agir l'esprit.* (Vaugelas.) *La langueur et la mollesse du style sont les écueils voisins de l'*ÉLÉGANCE. (Marmontel.) *L'*ÉLÉGANCE *est encore plus nécessaire à la poésie qu'à l'éloquence.* (Volt.) *La* Henriade *est un modèle de narration et d'*ÉLÉGANCE. (Chateaub.) *Gibbon prenait l'*ÉLÉGANCE *un peu affectée de Thomas pour de la grâce.* (Villem.) *L'enfance, comme tous les âges, a son idiome, et cet idiome a ses* ÉLÉGANCES. (J. Joubert.)

> A cette *élégance* troyenne
> Tant soit peu cicéronienne,
> Didon de rire s'éclata.
>
> SCARRON.

— Fig. Distinction, délicatesse : *Marlborough avait dans le danger cette imperturbable froideur qui est l'*ÉLÉGANCE *du courage.* (P. de St-Victor.)

— Enseignem. *Elégances,* Recueil de phrases et d'expressions que l'on donne aux élèves pour en orner leur mémoire et les habituer à les imiter : *Des* ÉLÉGANCES *latines. Les écoliers se servent des épithètes de Textor et des* ÉLÉGANCES *poétiques pour faire leurs vers.* (Furetière.)

— Mathém. Clarté, justesse et simplicité ingénieuse : *Cette solution du problème ne manque pas d'*ÉLÉGANCE.

— **Syn. Élégance, éloquence.** *Elégance* ne peut être considéré comme synonyme d'*éloquence* que lorsqu'il s'agit du style; mais dans ce cas-là même il en diffère beaucoup; car l'*élégance* n'est guère qu'un choix habile des mots et des tournures approuvés par le bon goût, tandis que l'*éloquence* consiste à la fois dans la grandeur, la noblesse des pensées, et dans le secret d'émouvoir, de passionner le lecteur. Il n'y a guère que de l'art dans l'*élégance;* l'*éloquence* suppose le génie ou du moins une émotion réelle douée de la force nécessaire pour se communiquer.

— **Antonymes.** Grossièreté, inélégance, lourdeur et pesanteur, rusticité, vulgarité.

— **Encycl.** En matière de style, est-il un mot dont on abuse plus volontiers que du mot *élégance?* « De la correction, mais pas assez d'*élégance,* » voilà le refrain favori qu'ont répété longtemps sur tous les tons les critiques de tous les étages, professeurs ou journalistes, qu'il s'agisse d'un thème d'écolier ou d'un roman nouveau. Il est temps de faire justice de cette ridicule manie d'*élégance.* Avant tout, l'écrivain doit s'efforcer de dire exactement ce qu'il pense et d'exprimer ses idées avec une rigueur presque géométrique.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,

et l'on pourrait ajouter *élégamment;* mais il semble que les auteurs de rhétoriques n'aient pas compris comme nous cette qualité du style qu'ils recommandaient avec tant d'instance. « L'*élégance* consiste, dit l'auteur des *Synonymes français,* dans un tour de pensée noble et poli rendu par des expressions châtiées, coulantes et gracieuses à l'oreille. » Définition bien vague et peu satisfaisante. Marmontel a mieux dit : « L'*élégance* est la réunion de toutes les grâces du style, et c'est par là qu'un ouvrage relu sans cesse est sans cesse nouveau. » Cicéron avait exprimé la même idée sous une autre forme, plus ingénieuse et plus expressive encore : « Le gladiateur et l'athlète, dit-il, ne s'exercent pas seulement à parer et à frapper avec adresse, mais à se mouvoir avec grâce. C'est ainsi que dans le discours il faut s'occuper en même temps de donner du poids aux pensées, de l'agrément et de la décence à l'élocution. » Mais, encore une fois, la recherche de l'*élégance* est une dangereuse tendance. Elle mène à la prétention et à l'afféterie littéraire. Un style élégant est bien vite un style mou, sans vigueur, sans relief. Il suffirait de rappeler les noms de ces écrivains auxquels les critiques ont reconnu ce mérite d'*élégance,* mérite un peu négatif, selon nous. Ce ne sont jamais de grands écrivains. L'*élégance* ne s'obtient qu'aux dépens de la grandeur et de l'originalité. Ovide, par exemple, est un poëte élégant; mais est-ce un grand poëte, et son style, si facile, ne nous laisse-t-il pas froids et indifférents le plus souvent? Chez les Grecs, le modèle accompli de l'élégance était Isocrate, si pur, si châtié, si attique de formes, mais si froid et toujours si uniformément orné. Passons à nos littérateurs modernes. Quels sont nos écrivains élégants? Ce sont, au XVIIe siècle, Fléchier, Massillon, Bourdaloue, Fénelon lui-même, à qui Voltaire a fait ce reproche :

> J'admire fort votre style enchanteur,
> Et votre prose, encor qu'un peu traînante.

Au XVIIIe siècle, c'est Lamotte, l'élégant traducteur d'Homère, qui ôte au grand poëte toute sa vigueur et sa grâce naturelle. Au XIXe siècle, l'*élégance* n'est pas encore proscrite, et, pour ne citer qu'un nom connu, M. Octave Feuillet a été longtemps l'écrivain élégant par excellence. Il a fini par profiter des reproches si justes que lui adressait la critique contemporaine, et son dernier ouvrage était écrit avec plus de verdeur et d'audace que les premiers. Ce lent travail de style, ce choix d'expressions plus ou moins gracieuses n'est plus de notre temps. Cherchons le mot propre et non le mot élégant. Le vrai, c'est le beau.

ÉLÉGANT, ANTE adj. (é-lé-gan, an-te — lat. *elegans;* de *eligere,* choisir). Qui a de l'élégance, qui est gracieux et distingué dans ses manières, dans sa parure, dans ses habitudes : *Une femme* ÉLÉGANTE. *Le monde* ÉLÉGANT. *La société* ÉLÉGANTE. *La brute se couvre, le riche ou le sot se pare, l'homme* ÉLÉGANT *s'habille.* (Balz.) *Un homme devient riche, il naît* ÉLÉGANT. (Balz.) ‖ Qui appartient aux personnes élégantes : *La vie* ÉLÉGANTE. *Des habitudes* ÉLÉGANTES. *L'oisif mène la vie* ÉLÉGANTE; *l'artiste la crée parce qu'il la sent, et la définit parce qu'il la crée.* (Balz.) ‖ Qui a une tournure élégante, gracieuse et distinguée : *Une taille* ÉLÉGANTE. *Le zèbre est un des animaux les plus* ÉLÉGANTS *et les plus indomptables.* (L. Ardent.)

— Par anal. Qui est élégant dans ses formes, en parlant des choses : *Une façade* ÉLÉGANTE. *Une fleur* ÉLÉGANTE. *Un jardin* ÉLÉGANT. *Un meuble* ÉLÉGANT. *Une robe* ÉLÉGANTE. *Prague est une cité riante où pyramident vingt-cinq à trente tours et clochers* ÉLÉGANTS. (Chateaub.)

— Par ext. Clair, simple, gracieux et de bon goût, en parlant du langage ou d'une œuvre littéraire : *Des vers* ÉLÉGANTS. *Une phrase* ÉLÉGANTE. *Un récit* ÉLÉGANT. *Luther ne put souffrir qu'un autre que lui se mêlât de tourner la Bible; il en avait fait une version très-*ÉLÉGANTE *en sa langue.* (Boss.) *Un discours peut être* ÉLÉGANT, *sans être un bon discours.* (Volt.)

> Imitons de Marot l'*élégant* badinage.
>
> BOILEAU.

> . . . . . J'ai relu
> Vos jolis vers datés de Nantes,
> Et de ces rimes *élégantes*
> Le tour aisé m'a beaucoup plu.
>
> PARNY.

‖ Qui s'exprime, qui écrit avec élégance : *Il est* ÉLÉGANT *dans ses discours. Personne n'est plus* ÉLÉGANT *que Racine.*

> O malheureux l'auteur dont la plume *élégante*
> Se montre encor du goût sage et fidèle amante!
>
> GILBERT.

— Mathém. Juste, clair, simple et ingénieux : *Cette solution du problème est des plus* ÉLÉGANTES.

— Moll. *Cyclostome élégant,* Coquille du genre cyclostome, appelée aussi ÉLÉGANTE STRIÉE.

— Substantiv. Personne qui a ou affecte des manières et des habitudes élégantes : *A l'incroyable, au merveilleux, à l'*ÉLÉGANT, *ces trois héritiers des petits-maîtres, ont succédé le dandy, puis le lion.* (Balz.) *La Chaumière est le Tivoli du quartier latin; les* ÉLÉGANTS *y ont des bonnets ronds, et les fashionables des vestes de velours.* (A. de Musset.) *L'*ÉLÉGANT *est une variété de l'espèce humaine; c'est un animal qui se distingue de sa race en ce qu'il est à l'étroit dans sa botte, à la gêne dans son col de chemise, et comprimé dans son pantalon.* (L.-J. Larcher.) *De tous les* ÉLÉGANTS *célèbres, le comte d'Orsay est peut-être le seul dont la vie ne fut pas inutile.* (L.-J. Larcher.)

> . . . . . . C'était un *élégant*
> Portant l'impériale et la fine moustache.
>
> TH. GAUTIER.

— s. m. Genre élégant : *Le gracieux se compose de l'*ÉLÉGANT, *du riant et du noble.* (Marmontel.)

> Tout plaît mieux à sa place : aussi gardez-vous bien
> D'imiter le faux goût, qui mêle en son ouvrage
> L'inculte, l'*élégant,* le peigné, le sauvage.
>
> DELILLE.

— **Antonymes.** Agreste, campagnard, gothique, grossier, inélégant, lourd, massif, pesant, rustique, trivial, vulgaire et commun.

— **Encycl.** Le mot *elegans* a été plusieurs fois employé par Cicéron, pour exprimer un homme, un discours poli. Les Latins opposaient *elegans signum* à *signum rigens;* le premier exprimait une figure proportionnée, dont les contours arrondis étaient exprimés avec mollesse; le second, une figure trop roide et mal terminée.

Martial nous a laissé le portrait d'un *élégant* de Rome, un *bellus homo.* Les siècles passent; les ridicules sont éternels.

> *Cotile,* bellus *homo es : dicunt hoc, Cotile, multi.*
> *Audio : sed quid sit, dic mihi,* bellus *homo?*
> — Bellus *homo est, flexos qui digerit ordine crines,*
> *Balsama qui semper, cinnama semper olet;*
> *Cantica qui Nili, qui Gaditana susurrat;*
> *Qui movet in varios brachia volsa modos;*
> *Inter femineas tota qui luce cathedras*
> *Desidet, atque aliqua semper in aure sonat;*
> *Qui legit hinc illinc missas, scribitque tabellas;*
> *Pallia vicini qui refugit cubiti.*
> *Qui scit quam quis amet; qui per convivia currit;*
> *Hirpini veteres qui bene novit avos.*
> — *Quid narras! hoc est, hoc est homo, Cotile,* bellus?
> *Res pertricosa est, Cotile,* bellus *homo.*

« Cotilus, j'entends tout le monde dire que vous êtes un *élégant.* Mais, dites-moi, qu'est-ce qu'un *élégant?* — Un *élégant,* mon cher Martial, est un homme qui arrange avec symétrie sa chevelure bouclée, qui exhale le baume de l'Arabie et le cinnamome de l'Inde, qui fredonne les chansons voluptueuses d'Alexandrie et de Gadès; qui meut, comme en mesure, ses bras épilés; qui passe toute la journée assis dans la causeuse d'une dame, et qui ne cesse de parler bas, tantôt à une femme, tantôt à l'autre; qui est toujours occupé à lire ou à écrire des billets doux; qui a soin de ne pas rencontrer l'habit de son voisin; qui, courant d'un souper à l'autre, sait nommer la maîtresse de chacun, et qui sait retracer la généalogie de nos fameux chevaux de course. — Que me dites-vous, Cotilus! c'est donc là ce que Rome appelle un *élégant!* Je vois que votre art est la science des bagatelles. » (Traduction de Malte-Brun.)

— Mœurs. Vous traversez une place, une rue, un pont; vous voyez une robe soyeuse, ondoyante, qui tombe avec grâce sur une jambe dont votre œil devine la légèreté et le contour; une main finement gantée agite avec nonchalance une coquette ombrelle; une taille souple ploie sous la dentelle et le satin; des cheveux blonds ou noirs percent à travers la coiffure. Vos yeux éprouvent une sorte d'éblouissement; il vous monte aux narines de délicates senteurs. Vous vous arrêtez, et, prêtant l'oreille au froufrou de la soie, au doux craquement de la bottine sur l'asphalte, vous vous dites : « Voilà une *élégante!* » Et vous cherchez, sous le voile, à distinguer le visage. Ce visage peut être frais de sa fraîcheur naturelle ou d'une fraîcheur empruntée; il peut avoir dix-huit ans ou bien le double et même davantage, car à Paris les femmes se parent encore à soixante ans comme à vingt; elles offrent d'ordinaire dans la vieillesse ce bon ton, cette convenance bien sentie, cette suprême distinction qui sont d'un si grand charme dans les relations sociales; l'*élégance* de l'esprit a conservé en elles l'*élégance* du corps. Elles n'ont plus la jeunesse ni son parfum particulier, mais elles ont conquis l'art difficile de prendre les apparences qui peuvent le mieux plaire et séduire dans un milieu poli et raffiné comme celui où nous vivons. Aussi enchaînent-elles à leur char de nombreux adorateurs. Les hommes simples trouveront sans doute qu'elles ont le sourire maniéré et le regard libertin ou hypocrite; ils calculeront la distance infinie qui se trouve entre un visage fardé et le front animé et pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur et de santé, pour qui la galanterie est encore un mot sans idées; mais qui niera jamais combien la véritable *élégante,* quels que soient d'ailleurs son âge et son degré de sagesse ou de beauté, a d'attrait pour tout esprit de premier choix?

L'élégance, qui n'est qu'une sorte de vernis accessoire pour la beauté ou les qualités de certaines femmes, est tout ou presque tout pour d'autres femmes. Elle est nécessaire dans le monde où l'élégance parfaite n'est pas aussi commune qu'on pourrait le supposer à première vue. Par exemple, une coquette n'est pas nécessairement une *élégante,* et une *élégante* peut fort bien n'être pas une coquette. La coquette est doublée d'une précieuse. L'*élégante* n'est *élégante* qu'à la condition de paraître sans prétention. La coquette exhalera les parfums les plus pénétrants, arborera les toilettes les plus tapageuses; son corps paraîtra dans un instant sous je ne sais combien d'attitudes; son esprit s'évaporera dans les compliments à perdre haleine; elle fera sans cesse admirer les proportions de sa taille et la précision de son habillement, toutes choses fort ridicules; or le ridicule exclut l'élégance. La coquette manque souvent aux règles du savoir-vivre, l'*élégante* jamais; la première exagère le ton, les modes et les rend absurdes; la seconde, étant une femme comme il faut, fait juste ce qu'il faut; elle évite les personnes vulgaires; si elle en rencontre, elle sait, comme l'enseignait l'impertinent Brummel, les *couper à l'instant.* « Couper son homme, dit le comte de Mercey, c'est déjouer toute tentative de conversation. » Les femmes ne comprenaient autrefois la galanterie spirituelle et *élégante* qu'avec des hommes bien élevés. Ninon de Lenclos, la délicate et voluptueuse épicurienne qui disait : « Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, et n'en faites jamais une honnête femme, » était une *élégante* accomplie; elle resta belle jusqu'à plus de quatre-vingts ans, régnant par sa bonne grâce, ses manières et son esprit, sur les hommes les plus distingués de son temps. Une simple coquette n'eût pas pu être comme elle l'Aspasie d'un grand siècle.

Les gens du grand monde parisien l'avouent avec franchise, la beauté charme moins les yeux que l'élégance. Pour tous les vrais connaisseurs, la beauté sociale (nous appellerons ainsi l'élégance) est la plus séduisante; aussi voit-on à Paris beaucoup de femmes très-admirées, très-aimées, et réellement très-aimables, dont la beauté se compose : d'un mignon chapeau, ruban rose, reflet favorable; d'une charmante robe de soie, nuance amie, forme intelligente; d'un soulier virginal (que de femmes ont le pied bête!); d'un petit bracelet sans valeur, mais d'un style pur; d'une bague précieuse religieusement portée; d'un beau mouchoir brodé, élégamment déplié; d'un bouquet de violettes; de quelques camélias dans des jardinières de Chine; de deux rosiers tout en fleurs dans un vase de craquelé; d'une coupe de vieux sèvres remplie de bonbons; de beaux chevaux parfaitement attelés, d'un bel enfant bien élevé, d'un mari de bonne compagnie, d'un ami célèbre. Ces femmes ne sont point jolies, la nature n'a que peu fait pour elles; mais elles savent prendre à la société tous ses charmes, à l'élégance tous ses prestiges. « Et, dit Mme Emile de Girardin, ce n'est pas par leur fortune qu'elles arrivent à ce résultat glorieux, c'est par le simple désir de plaire, de plaire à un seul... non pas, de plaire à chacun, à leur vieille tante, à leur jeune cousine, à ce petit auditeur, à ce gros député, à tous ceux qui viennent et qu'elles rencontrent; c'est cette volonté habituelle de choisir toujours ce qu'il y a de mieux en toute chose, pour vous donner une impression flatteuse et vous laisser un agréable souvenir. Il y a des femmes bien plus riches que celles-là qui ne savent tirer de leur position brillante aucun de ces avantages. » Ces femmes ont un bonnet de dentelles superbes, mais d'une coiffure carrée, une coiffure d'aïeule; une robe de soie d'une couleur fausse et chargée d'ornements lourds et prétentieux; des souliers mal faits qui ont l'air bête; des bracelets tapageurs, des bagues de charlatan, de grands mouchoirs affreusement empesés, armés de cornes menaçantes; des bouquets qui sentent le marécage; elles ont dans leur jardinière des fleurs artificielles qui se cultivent avec un plumeau; elles ont dans une coupe d'agate des bonbons à liqueur; elles ont un mobilier incommode et malveillant, des domestiques familiers qui vous tiennent des discours et vous donnent des conseils, qui écorchent tous les noms, qui vous confondent avec des gens affreux que vous détestez, qui vous préparent toujours dans un salon une entrée ridicule; elles ont des amis ennuyeux, assommants, des enfants insupportables, habillés en chiens savants, un mari mal peigné, mal cravaté, mal culotté, qui les appelle devant tout le monde Bichette, Minette ou Mignonne, et qu'elles appellent en retour mon loup, mon gros chat et même (horreur!) mon petit lapin. Il est même telle femme de petit rimailleur qui ne désigne son mari que par ces mots : « Mon poëte! » ce qui serait insupportable même appliqué à Victor Hugo. Cela nous rappelle le cas de cette ex-vivandière devenue la femme d'un officier supérieur et qui, à un dîner des Tuileries, disait à tout bout de champ en parlant de son époux à graines d'épinard : « Mon général. »

Mme de Girardin est sévère pour les femmes qui se laissent donner devant le monde les petits noms que l'intimité seule autorise. « Ceci est grave, dit-elle, c'est un trait de caractère : une femme est responsable des petits noms qu'elle se laisse donner. Une femme ne peut pas empêcher son mari d'être joueur, querelleur, dissipé, violent; mais elle peut toujours l'empêcher de l'appeler Bichette, Minette ou Mignonne. Une femme qui tolère de pareils abus est une femme jugée; il n'y a pas besoin de la connaître pour savoir qu'elle est sans goût, sans poésie, sans caractère, sans délicatesse, sans dignité. » Eh bien, cette femme-là est peut-être fort belle; qu'importe?... Sa rivale, l'*élégante,* qui supprime de son entourage tout ce qui pourrait vous choquer, après avoir imaginé tout ce qui peut vous séduire, n'est-elle pas en réalité plus jolie? S'il vous fallait choisir entre elles deux, hésiteriez-vous? La femme volontairement belle, c'est-à-dire *élégante* dans sa mise, dans son langage, dans ses manières, l'emportera toujours sur la beauté inerte qui négligera, qui dédaignera imprudemment les accessoires de la séduction. Une *élégante* sur le retour disait un jour à sa fille, belle personne qui se complaisait dans son excessive pâleur : « Prends garde, ma chère enfant, les jeunes femmes qui ne mettent pas de rouge sont toujours quittées pour de vieilles femmes qui en mettent trop. » Et la prédiction s'accomplit. La femme vertueuse, mais pâle, fut trahie par son mari pour une femme horriblement fanée, mais toujours très-parée et de mise irréprochable, qui avait pris des leçons d'élégance chez Mme Récamier; tant il est vrai qu'une supériorité sottement négligée ne vaut pas une médiocrité adroitement cultivée. Dans un monde où l'apparence est tout, le fond importe moins que la forme; dans un bal, les diamants bruts feraient moins d'effet que des diamants faux bien taillés et montés à la dernière mode. Mais ici le diamant n'est pas faux, et c'est du fond même que naît la grâce de la forme : c'est de la valeur réelle que provient l'apparente beauté, cette beauté de toutes les actions que possèdent les femmes *élégantes* et qui est l'élégance elle-même. Aussi le premier devoir de toute femme est d'être *élégante, élégante* par égard pour ses parents et ses amis, *élégante* par respect pour elle-même. Ce devoir rigoureux consiste à chercher à plaire à tout ce qui vous entoure : c'est une sorte de charité, une charité de salon qui a bien aussi son mérite. Préparer aux siens, à ses amis, à ceux que l'on aime, d'agréables heures, leur offrir un asile toujours gracieusement hospitalier, leur tendre une main affectueuse toujours doucement parfumée, les recevoir avec un sourire toujours bienveillant, une parure toujours fraîche, — soin puéril qui cependant signifie : Je vous attends toujours; — vivre pour plaire, agir pour paraître charmante, et, de cette ardeur séductrice, faire non pas comme les coquettes un tourment, mais au contraire un bien-être pour chacun, c'est remplir une belle mission, c'est posséder l'élégance bien sentie. Cela vaut mieux que de se maintenir toujours maussade par fausse vertu, que de faire mourir d'ennui parents et amis dans un salon déserté.

Mais l'élégance est une vertu; les unes la reçoivent en naissant, et il est telle fille du peuple qui la possède au suprême degré sous sa robe de cotonnade et son simple bonnet de linge; d'autres l'acquièrent, témoin ces fastueuses impures qui sont devenues tout à coup les reines de la mode, après avoir erré dans les faubourgs comme la dame aux camélias; d'autres enfin n'en comprennent pas le premier mot : elles restent éternellement frustrées de ce qui fait toute la femme, la femme qui charme, qui pénètre, qui émeut, la seule qui sache se faire aimer, la seule peut-être qui sache aimer. Faisons des vœux pour que toutes les femmes soient *élégantes,* sans cesser pour cela d'être épouses, d'être mères. Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, certaines femmes ne s'aperçoivent guère qu'elles sont mères. Il est facile à celles-là de rester *élégantes;* mais celles qui le sont encore, et peut-être davantage, au milieu des embarras et des labeurs du ménage et de la maternité, ont un bien autre mérite. Or c'est le privilége de la Parisienne d'apporter en tout de la grâce et de la distinction. On peut mettre une bien grande élégance dans l'action de découvrir une belle gorge et de donner le sein à un enfant. Nous savons bien que ce n'est pas là l'élégance courante et telle que les gens du monde l'entendent d'ordinaire. On est convenu, en effet, d'appeler *élégante* une femme qui se plaît aux bizarreries de la mode et en accueille toujours la première les fluctuations; mais l'appellation ainsi comprise n'est pas toujours exacte. L'élégance est indépendante du vêtement. La suprême élégance ne consiste pas à porter une canne, à avoir de hauts talons comme au siècle dernier, à arborer de vastes crinolines et à se faire habiller par un couturier comme nos princesses ruolzées du second empire, mais à trouver un agrément de plus dans ces talons qui ôtent la faculté de marcher et une grâce nouvelle dans ces jupes qui sont une gêne et un embarras; elle consiste à tout plier à sa loi, à sa volonté, à tout faire concourir à l'harmonie de la démarche et du geste. Une belle fille d'Haïti, nue comme notre mère Eve, peut dépasser en élégance une duchesse à trente-six quartiers; une grisette, avec sa collerette de quinze sous, peut dépasser en élégance toutes les muscadines, toutes les lionnes et toutes les biches qui font métier d'être *élégantes.* Rhodope, la plus belle courtisane de Thèbes, n'était jamais plus *élégante* que quand elle se baignait dans le Nil, sans autre parure que sa grâce et sa beauté. Était-elle donc vêtue à la dernière mode cette *élégante* Lamia, la joueuse de flûte, qui, âgée de près de quarante ans, séduisit Démétrius Poliorcète, après avoir été la maîtresse de Ptolémée? Et Phryné, qui affectait de porter une tunique montant jusqu'au cou et non fendue sur les côtés? Et Laïs, qui n'était que servante lorsque Apelle la vit portant avec un geste plein de grâce une amphore sur son épaule? Encore une fois, l'élégance n'est pas, comme on le dit parfois, dans la recherche des vêtements, mais plutôt dans la façon de les porter, dans les manières et aussi dans le langage. Si Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Marion Delorme, Ninon de Lenclos, la Camargo, Sophie Arnould, la Dubarry, la Pompadour, et, plus près de nous, Mlle Contat, la danseuse Clotilde, Mlle Bourgoin et d'autres, ont régné si souverainement sur les hommes de leur temps, c'est qu'elles n'étaient pas seulement des femmes sensibles, aimables, spirituelles, mais qu'elles possédaient dans ses raffinements les plus favorables aux amours, à la galanterie, à la volupté, cette élégance naturelle qui subjugue les rois aussi bien que les charbonniers. C'étaient des *élégantes* dans toute l'acception du mot, mais des *élégantes* doublées de courtisanes.

ÉLÉGI, IE (é-lé-ji), part. passé du v. Elégir : *Une planche* ÉLÉGIE.

ÉLÉGIAMBIQUE adj. (é-lé-ji-an-bi-ke — d'*élégie* et d'*iambique*). Anc. métriq. Se disait d'une espèce de vers composé du premier hémistiche d'un pentamètre et d'un ïambique dimètre.

ÉLÉGIANS s. m. (é-lé-ji-anss). Ichthyol. Genre de poissons acanthoptérygiens, de la famille des sciénoïdes, à deux nageoires dorsales.

ÉLÉGIAQUE adj. (é-lé-ji-a-ke — rad. *élégie*). Littér. Qui appartient à l'élégie : *Vers* ÉLÉGIAQUES. *Style* ÉLÉGIAQUE. *Genre* ÉLÉGIAQUE. *Poésie* ÉLÉGIAQUE. *Il faut, dans la poésie* ÉLÉGIAQUE, *de l'abandon sans négligence et du coloris sans fard.* (Parny.) ‖ Qui est emprunté à l'élégie, qui est du genre de l'élégie : *Délie n'est autre que la duchesse de Nivernais, célébrée par son mari sous ce nom* ÉLÉGIAQUE. (Ste-Beuve.) ‖ Qui compose des élégies : *Un poëte* ÉLÉGIAQUE. *Quintilien regarde Tibulle comme le premier des poëtes* ÉLÉGIAQUES. (Marmontel.) ‖ On dit quelquefois ÉLÉGIATIQUE : *Les satires contre les pions, écrites avec les secours de toutes les divinités mythologiques, font place à des strophes mystiques, à des stances* ÉLÉGIATIQUES. (L. Rolland.)

— Fig. Mélancolique, triste, plaintive : *Une plainte* ÉLÉGIAQUE. *Je vous trouve aujourd'hui bien* ÉLÉGIAQUE.

— Anc. métriq. *Vers élégiaques,* Vers hexamètres et pentamètres alternés, qui étaient particulièrement usités dans l'élégie. ‖ *Vers élégiaque,* Nom donné quelquefois au vers pentamètre : *Les exemples de* VERS ÉLÉGIAQUES *employés seuls sont rares.* (Passerat.)

— Substantiv. Poëte élégiaque : *Ovide est le plus célèbre des* ÉLÉGIAQUES *latins. Nous ne connaissons que le nom des* ÉLÉGIAQUES *grecs.* (Parny.)

ÉLÉGIE s. f. (é-lé-jî — gr. *elegeia,* de *elegos,* plainte). Littér. Petit poëme sur un sujet le plus souvent tendre et triste : *Les* ÉLÉGIES *d'Ovide, de Tibulle, de Millevoye. La romance n'est qu'une* ÉLÉGIE *chantée.* (La Harpe.) *Le genre d'*ÉLÉGIE *créé par Lamartine a été clos par lui; lui seul a le droit et la puissance de s'y aventurer encore.* (Ste-Beuve.) *La satire est sœur de l'*ÉLÉGIE; *si l'une plaide pour les opprimés, l'autre combat contre les oppresseurs.* (H. Taine.)

> Il faut que le cœur seul parle dans l'*élégie.*
>
> BOILEAU.

> L'*élégie* est la sœur de la muse tragique.
>
> CHAUSSARD.

> Mais la tendre *élégie* et sa grâce touchante
> M'ont séduit; l'*élégie* à la voix gémissante,
> Aux ris mêlés de pleurs, aux longs cheveux épars,
> Belle, levant au ciel ses humides regards.
>
> A. CHÉNIER.

‖ Nom que les Latins donnaient à des pièces de vers sur un sujet quelconque, formées d'hexamètres et de pentamètres alternés.

— Fam. Plainte chagrine : *Il nous fatigue par ses* ÉLÉGIES *continuelles. Je t'assure que je ne m'amusai point à faire des* ÉLÉGIES *sur mon infortune.* (Le Sage.)

— Mus. anc. Sorte de nome pour les flûtes.

— Bot. Genre de plantes, de la famille des restiacées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Cap de Bonne-Espérance.

— **Epithètes.** Tendre, triste, éplorée, plaintive, lugubre, lamentable, désolée, douloureuse, touchante, attendrissante, navrante, poétique, charmante, délicieuse, belle, admirable, magnifique, sublime, larmoyante, froide, fade, insipide.

— **Encycl.** Boileau, dans son *Art poétique* (chant II), a tracé la physionomie et indiqué les règles de l'*élégie :*

> La plaintive *Elégie,* en longs habits de deuil,
> Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
> Elle peint des amants la joie et la tristesse,
> Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse;
> Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
> C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
> Je hais ces vains auteurs dont la Muse forcée
> M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
> Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
> S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
> Leurs transports les plus doux ne sont que phrases [vaines;
> Ils ne savent jamais que se charger de chaînes,
> Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
> Et faire quereller le sens et la raison.
> Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
> Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle,
> Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
> Il donnait de son art les charmantes leçons.
> Il faut que le cœur seul parle dans l'*élégie.*

Si quelques modernes se sont étonnés de voir les Grecs ranger parmi les élégiaques des poëtes comme Tyrtée et Simonide, c'est qu'ils ont oublié le sens primitif du mot *élégie.* Nous nous sommes habitués à ne classer dans ce genre que les poëmes où sont déplorées les peines et les inquiétudes de l'amour. Mais chez les anciens, comme le démontre l'étymologie et comme nous l'avons déjà dit, l'*élégie* était le titre général sous lequel étaient groupés tous les poëmes inspirés par des douleurs personnelles ou générales. On appelait odes les poésies de Pindare, parce que ce grand poëte des jeux Olympiques n'avait pour objet que l'exaltation joyeuse et magnifique des vainqueurs et des dieux qui les protégeaient. Tyrtée, au contraire, chantant les guerres sanglantes et acharnées de Messène et de Sparte, était un poëte élégiaque, au même titre qu'Alcée, qui attaquait le tyran de Lesbos, contre lequel il conspira, et que Sapho qui pleurait sur les cruautés et les injustices de l'amour. Tels chœurs des tragédies grecques sont réellement des *élégies.* Parmi ceux-là, il faut mettre les strophes que chantent les vieillards dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Les lamentations des femmes thébaines sur leur patrie assiégée, dans les *Sept chefs devant Thèbes,* n'appartiennent-elles point aussi à l'*élégie?* Nous en dirons autant du dernier chœur d'*Œdipe à Colone* et des chœurs des *Troyennes* d'Euripide. Les tragiques grecs abondent en fragments élégiaques : il n'y a pas jusqu'à Aristophane lui-même qui ne pourrait en fournir quelques exemples. Tel fragment qui nous a été conservé de Ménandre est une fort belle *élégie.* Qui pourrait méconnaître le souffle élégiaque dans certaines parties des livres sacrés des juifs et des chrétiens? Ne sont-ce point des *élégies* très douloureuses que les psaumes de David et le cantique d'Ezéchias? N'est-ce point une *élégie* sublime que ce psaume *Super flumina Babylonis,* où le regret de la patrie absente éclate en accents si déchirants? Bien évidemment, ni le roi David ni Ezéchias n'atteignent l'art infini des poëtes grecs; mais, chez eux, la douleur est plus profonde et plus désespérée. Les calamités les plus excessives n'ont jamais fait perdre aux Grecs leur inaltérable sérénité; et, dans les plus grandes passions, ils n'oublient jamais l'harmonie des lignes et la dignité des gestes. Il n'en est pas ainsi des prophètes orientaux : ils sont possédés et affolés, en quelque sorte, de leurs fureurs et de leurs souffrances. C'est un élégiaque bien barbare et bien extraordinaire que Jérémie. Cette barbarie était, d'ailleurs, spéciale aux Hébreux. Ce que nous offrent d'élégiaque les littératures indoue et persane n'a nullement ce caractère. Nous savons que les ghazels d'Hafiz et le *Megha-Douta* de Kalidâsa (le *Nuage messager*) sont très-postérieurs à ce que nous avons cité des Hébreux; mais aussi la différence est immense. Rien d'aussi gracieux, d'aussi charmant que les poésies des poëtes persans. Il importe peu que leurs ghazels soient des allégories métaphysiques : ce qu'il importe, c'est d'y retrouver le souffle élégiaque; et on l'y retrouve avec on ne sait quel parfum de roses inconnues ailleurs et quelle harmonie douce et pénétrante, comme un écho des chants du rossignol, si aimé des poëtes persans. Ce qui fait que ces poëtes sont très-grands, c'est qu'ils sont souverainement artistes. Rarement la *forme,* comme on dit aujourd'hui, a été caressée avec tant d'amour et d'habileté. Puisque nous sommes en Orient, allons jusqu'en Chine : l'*élégie* y est peu florissante; la plupart des poëtes chinois sont des voluptueux assez vulgaires qui chantent sans cesse la fleur du pêcher et la tasse de vin. Epicuriens à leur manière, ce sont des Horaces peu lyriques. Tant que l'érudition des sinologues ne nous aura pas montré quelque œuvre encore inconnue, il faudra bien se résigner à tenir peu de compte des rimeurs du Céleste Empire. Nous ne dirons rien de la littérature indoue, si riche et si peu connue encore : en ce pays, l'*élégie,* qui me paraît représentée par le *Megha-Douta* déjà cité, est molle, voluptueuse et luxuriante comme le climat lui-même. Il y a cependant tels passages, dans *Sacountala* et les drames traduits par Wilson et par Langlois, qui sont pleins d'une mélancolie magnifique et puissante qu'on ne retrouve que dans Shakspeare et dans quelques poëtes allemands.

Nous avons vu combien, chez les Grecs, était étendue la signification de ce mot *élégie.* Nous remarquerons que déjà, chez les Romains, elle se rétrécit singulièrement. Les poëtes élégiaques latins n'ont guère chanté que leurs amours, comme Properce, Tibulle, etc., ou leurs tristesses personnelles, comme Ovide. Aucun n'a laissé une grande *élégie* sur un malheur général et national. Il est vrai pourtant que bien des pages des *Eglogues* de Virgile et de son *Enéide* semblent appartenir au genre élégiaque. Ovide est plus réellement élégiaque dans les *Héroïdes* que dans les *Tristes.* On ne peut point citer Catulle, qui, avec un peu de bonne volonté, aurait pu être un des plus grands poëtes de son temps. L'*Oiseau de Lesbie* nous paraît une *élégie* contestable. C'est à partir de cette époque que le mot d'*élégie* fut définitivement détourné de son sens premier et exact, et que l'on qualifia d'*élégies* certains petits poëmes érotiques qui n'avaient rien de bien funèbre et de bien mélancolique. Cette mauvaise tradition, adoptée par la France, aboutit, au XVIIe et au XVIIIe siècle, à la littérature des abbés galants et des poëtes de salon; il n'y eut point alors de fade madrigal qui ne s'intitulât pompeusement *élégie.*

Quand la décadence morale et politique eut enfin avili toutes les âmes et stérilisé le génie poétique, il y eut encore quelques rhéteurs qui s'amusaient à imiter les formes du passé. Ils n'avaient garde d'oublier l'*élégie.* Alors on vit des gens qui furent élégiaques parce que Properce, Tibulle, Ovide l'avaient été, et qui crurent faire œuvre bien méritoire et bien glorieuse en copiant servilement les vers de ces grands poëtes, morts sans postérité. Mais comme en poésie la mémoire ni l'habileté ne suffisent pas pour faire une œuvre, il en résulte que les noms de ces rhéteurs n'appartiennent pas à l'histoire littéraire, mais tout au plus à l'érudition curieuse. Ce serait inutilement allonger cet article que de les citer. Passons tout de suite aux premiers poëtes chrétiens qui écrivirent des *élégies* plus ou moins barbares sur la mort de Jésus-Christ, sur les mystères de la religion, sur les persécutions, les martyres et les combats de l'Eglise. La langue corrompue et artificielle et la mauvaise versification de ces *élégies* font qu'elles ne méritent guère d'attirer notre attention, bien qu'on y trouve parfois de fort beaux vers et de grandes inspirations. Quand nous aurons prononcé les noms de Lactance, de saint Ambroise, qui fit un poëme sur la Passion; de saint Victorin, qui chanta le martyre des Macchabées; de Prudence, qui réunit dans ses chants tous ceux qui étaient morts pour le témoignage de leur foi, nous aurons mentionné les seuls écrivains qui soient dignes de souvenir. Après eux, il faut descendre jusqu'au XIIe siècle pour trouver des œuvres vraiment animées du grand souffle. C'est l'époque de l'épopée française et des rapsodes. Et encore les préoccupations épiques ne permettent point de songer à l'*élégie.* Roland, Charlemagne et ses barons remplissent toute la poésie; il ne faut pas nous en plaindre, puisqu'il nous en est resté la merveilleuse *chanson de Roland.* Dans le Midi, cependant, nous retrouvons l'*élégie* avec les troubadours, qui, dans les castels, déploraient les cruautés de leurs dames. Ils offrent déjà ce sentimentalisme mystique et plaintif qui sera tout à l'heure si magnifiquement représenté par Pétrarque. Les *canzone* et les sonnets du grand poëte italien répandirent dans toute la poésie cette mélancolie vague et rêveuse qui, dans notre siècle, a inspiré les *Méditations* de Lamartine. Il faut l'avouer cependant, ces sortes d'*élégies* ressemblent peu aux *élégies* des anciens; ceux-ci, élevés dans la contemplation incessante des chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture, avaient transporté dans leurs poëmes la netteté et la précision des arts plastiques. Ils repoussaient cet indéterminé (que Chateaubriand a appelé le *vague dans la passion*) dans lequel se complaisent singulièrement les poëtes chrétiens. La ténuité presque maladive des sensations et la mysticité d'un amour idéal et rêveur introduisent dans les sonnets et dans les canzone de Pétrarque je ne sais quel charme efféminé qui séduit et qui irrite. On sent, en les lisant, que la musique ne tardera pas à être inventée. On devine que toutes ces harmonies insaisissables qu'on entend résonner sourdement dans l'âme du poëte ne seront réellement exprimées que plus tard, lorsque Goudimel et Palestrina créeront positivement l'art musical. L'influence de Pétrarque fut immense partout, en France surtout. La grande école du XVIe siècle la subit directement et ouvertement; c'est à cette influence que l'on doit les sonnets d'amour de Ronsard. Cette école, qui remonta brusquement vers l'antiquité et qui a vraiment donné à la France le souffle et les rhythmes de la poésie lyrique, imita et traduisit avec acharnement d'innombrables sonnets de Pétrarque et d'autres poëtes italiens. Les guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier avaient étrangement mis l'Italie à la mode; et, comme les poëtes de la pléiade étaient d'excellents courtisans, ils se prirent à italianiser pour plaire aux princes et aux princesses. Mais, dans Ronsard, le *pétrarquisme* est singulièrement altéré par des préoccupations sensuelles et toutes païennes, que l'on ne trouve point dans le chaste amant de Laure. Le poëte français ne se contenta point d'ailleurs d'écrire des sonnets élégiaques, il fit aussi des *élégies* dans le sens le plus étendu du mot. Quand il appelle *élégie* son *Imprécation aux bûcherons de la forêt de Gastine,* il est absolument dans la tradition grecque. Voici quelques vers où lui-même explique l'objet de l'*élégie :*

> Les vers de l'*élégie* au premier furent faicts
> Pour y chanter des morts les gestes et les faicts
> Joints au son du cornet; maintenant on compose
> Divers sujets en elle et reçoit toute chose.
> Amour, pour y régner, en a chassé la mort :
> Les vieux grammairiens entre eux sont en discort
> Qui premier l'inventa; mais la cause plaidée
> Pend au croc sous le juge et n'est encor vidée.

Parmi les disciples de Ronsard qui firent des *élégies,* il faut citer Desportes, poëte souvent charmant, mais moins grand que son maître. L'influence italienne est encore plus sensible en Desportes que dans tous les autres. La littérature espagnole offre aussi beaucoup d'imitateurs de Pétrarque; les principaux sont Boscan Almogaver, qui est considéré comme le premier poëte classique, et son ami Garcilaso de la Véga, qui lui est fort supérieur. Ce n'est point qu'avant ces poëtes l'*élégie* soit restée inconnue à l'Espagne. Que sont certaines romances du *Romancero,* sinon des *élégies* très-pathétiques et très-originales? Le poëte portugais des *Lusiades,* Camoëns, a laissé d'admirables *élégies.* Saara de Miranda, qui était autant Espagnol que Portugais; Antonio Ferreira, surnommé l'Horace portugais; Andrade Caminha et Diégo Bernardès, disciples de Ferreira; Rodriguez Lobo et Cortereal ont écrit des *élégies* plus ou moins célèbres. Le grand Castillan Lopez de Véga lui-même a essayé de ce genre, et la littérature castillane compte un assez grand nombre de poëtes élégiaques. Mais aucun pays ne peut, sur ce point, rivaliser avec l'Italie. Nous y trouvons Marini, qui vint en France sous Louis XIII et